

Ut maneat

Aristote explique dans sa *Rhétorique* que le genre du discours épideictique qui fait l'éloge d'un être noble vise à la persuasion autant, et même plus, que les autres genres – judiciaire et délibératif –, complètement dirigés vers une fin pratique. L'éloge est persuasif dans la durée, dit la valeur d'une personne admirable à travers le temps, en renforçant les liens de la communauté. On a envie, pour commémorer Jo Yoshida, d'énumérer toutes ses qualités comme personne, professeur, ami, de détailler tout ce qu'il a fait pour les études proustiennes, de rappeler tout ce qu'il a créé pour les jeunes chercheurs. On a envie de retrouver par le *nous* de ceux qui se souviennent le sens d'un groupe, d'une communauté dont Jo Yoshida reste un point de repère inébranlable, dont l'œuvre doit continuer dans le temps à l'université de Kyoto et dans les autres lieux savants où il a été inlassablement actif.

Comment séparer aujourd'hui, pour qui l'a connu, sa générosité et son courage des résultats de son travail, à l'université, dans l'édition et dans ses publications ? Paradoxe terrible : comme si la mort, qui nous enlève la personne admirée et aimée, restituait douloureusement à notre intelligence l'image d'une présence entière, et à notre affect celle d'une absence irrémédiable.

On sait combien de fois Proust parle de Baudelaire et de ses nombreuses réminiscences qui sont plus nombreuses encore que chez Nerval et Chateaubriand. En commentant la méthode mnémotechnique de Constantin Guys dans *Le Peintre de la vie moderne*, Baudelaire avait indiqué deux types de mémoire, l'une possédée par l'attention au détail, l'autre capable de saisir un ensemble : « Ainsi, dans l'exécution de M. G. se montrent deux choses : l'une, une contention de mémoire résurrectionniste, évocatrice, une mémoire qui dit à chaque chose : "Lazare, lève-toi !" ; l'autre, un feu, une ivresse de crayon, de pinceau, ressemblant presque à une fureur. C'est la peur de n'aller pas assez vite, de laisser échapper le fantôme avant que la synthèse n'en soit extraite et saisie. »

Dans cette page en souvenir de Jo Yoshida, je voudrais à la fois rendre compte du détail et de l'ensemble. J'aimerais préciser toutes les rencontres avec lui, les dates, les lieux – à Paris, Cerisy, Tokyo, Kyoto, Genève. J'aimerais remonter la pente irréversible du temps et retrouver les couleurs de l'après-midi d'automne à Kyoto, lorsque je l'ai vu pour la dernière fois quelques mois avant sa

disparition, et reconstituer l'inflexion de sa voix et le fil de notre conversation sur Ruskin. Alors, peut-être, je pourrais moindrement témoigner du vécu. Mais l'autre mouvement de la mémoire m'emporte là où les contours sont effacés à la fois par l'image générale et la peur de ne pas la retenir : alors je ne pourrais qu'écrire le nom propre de l'ami disparu.

Jo Yoshida : je relis son nom qui signe son article « Le martyr de saint Sébastien et Marcel Proust », dans *Proust au tournant des siècles* (Paris-Caen, Minard, 2004). En termes universitaires il faut parler de critique génétique. D'abord le repérage des connaissances que Proust avait de l'iconographie chrétienne et de la visite au Louvre avec Jean Cocteau pour admirer *Le Martyre de saint Sébastien* de Mantegna ; par la suite l'entrée dans la *Recherche* avec l'image évoquée à propos de Legrandin, ce snob qui désire fréquenter les nobles et qui souffre comme un martyr lorsqu'il doit avouer ne pas avoir connu les Guermantes. L'approche génétique retrace la trame des filiations : l'influence du *Martyre de saint Sébastien* de Gabriele D'Annunzio est grande, comme cela est montré par les comptes rendus scandalisés, les commentaires enthousiastes de Montesquiou, et les lettres de Proust à Reynaldo Hahn et à Montesquiou lui-même : tout confirme la connotation homosexuelle et sado-masochiste de cette œuvre où le rôle du saint fut joué par Ida Rubinstein. Ceci permet de lire le passage ironique sur Legrandin dans la *Recherche* comme ce qui dévoile un double secret : son snobisme et son goût pour les garçons.

À travers les reconstitutions, je vois le chercheur à l'œuvre dans un tissage d'éléments biographiques et érudits qui orientent l'interprétation. Les manuscrits, la correspondance, les revues, l'histoire littéraire et l'histoire des arts – tout est sollicité, car les conjectures se font pour Jo Yoshida sur les preuves pour ainsi dire tangibles de la littérature. Ici, dans l'article de 2004, comme dans son édition de la *Recherche*, et dans sa thèse à la Sorbonne en 1978 sur Ruskin et Proust, Jo Yoshida engage à une compréhension du texte entendu comme chose concrète, comme ce qui reste et assure une continuité entre les êtres et les livres.

Patrizia LOMBARDO
Université de Genève